Nº 276. Vendredi 19 Novembre 1847. 18me Année.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

	La Haye.	Provinces.
Un an . . .	26 fl.	30 fl.
six mois . .	14 »	16 »
Trois mois. .	7 »	8 »

PRIX DES INSERTIONS.
Premières 5 lignes fl. 1.50 timbre compris et 10 cts. par ligne en sus.

JOURNAL DE LA HAYE.

BUREAU DE LA RÉDACTION
à La Haye, *Lage Nieuwstraat*, derrière le *Prinsegracht*, *Noordzijde*.
BUREAU POUR L'ABONNEMENT ET LES ANNONCES,
Chez M. Van Weelden, libraire, *Spui*, à La Haye.
Les lettres et paquets doivent être envoyés à la direction *franco de ports*.

LA HAYE, 18 *Novembre*.

On sait que, dans le cours de sa dernière session, le parlement anglais avait nommé une commission à laquelle il avait confié le soin d'ouvrir une enquête sur les lois relatives à la navigation et aux priviléges dont est investi le pavillon britannique, priviléges que les partisans des doctrines du libre-échange dénoncent comme oppresseurs et funestes pour les intérêts du pays. D'autres personnes y voient, au contraire, le palladium de la puissance navale et du commerce maritime de la Grande-Bretagne. La commission a interrogé les défenseurs de l'une et de l'autre de ces opinions; elle a fait comparaître devant elle des armateurs, des courtiers, des assureurs, des capitaines anglais et étrangers, des constructeurs de navires, des officiers de la marine royale. Tout ceci a fini par former cinq ou six volumes in-folio devant lesquels reculerait le plus intrépide lecteur. Nous les avons parcourus, et nous y avons trouvé beaucoup de faits qu'il serait bon de connaître, mais qui ne peuvent trouver place que dans un travail spécial; nous nous bornerons donc à faire connaître les principaux.

Dans la Grande-Bretagne, il s'est construit, chaque année, de 1839 à 1846, de 1,200 à 1,950 navires. Le chiffre le plus fort se présente pour l'année 1839: 1,932, navires, du port de 291,844 tonneaux; le plus faible tombe pour 1843: navires, 148,812 tonneaux. Voci, d'ailleurs, ce qui concerne les deux dernières années:

Constructions nouvelles.

1845.

Grande-Bretagne	1,483 nav.	512,997 tx.
France.	393	16,709

1846.

Grande-Bretagne	1,395 nav.	210,905 tx.
France.	881	48,842

Ainsi, dans l'espace de ces deux années, les Anglais ont construit près de sept fois autant que la France sous le rapport du tonnage; l'excédant en leur faveur est de 358,351 tonneaux. C'est exactement l'avoir entier de la France en fait de navires au-dessus de cent tonneaux. On remarquera que cette supériorité tient surtout à ce que les Anglais construisent des navires plus grands que les Français. Du côté du nombre des bâtiments sortis des chantiers, l'excédant ne dépasse guère le double (274 contre 2,878). Mais la contenance moyenne des bâtiments français neufs est de 51 tonneaux; celle des navires anglais dépasse 113 tonneaux.

Quant aux Américains, leurs constructions nouvelles, bien supérieures à celles de la France, tendent de plus en plus à se rapprocher de la Grande-Bretagne. On signale, pour 1839, 858 navires, 120,988 tonneaux; pour 1841, 1,021 navires, 129,083 tonneaux: pour 1846, 1,420 navires, 188,203 tonneaux. En 1847, les chantiers, stimulés par le prix excessif auquel le transport des grains a élevé les frets, ont acquis une activé jusqu'à présent inouie. Les chiffres que nous venons de transcrire donnent un tonnage moyen de près de 133 tonneaux.

L'enquête anglaise contient, au sujet des malheurs, par suite de naufrages, éprouvés par les Américains et les Anglais, des données que nous reproduisons d'autant plus volontiers, qu'elles nous paraissent complétement neuves.

En 1839 et en 1840 (seules années que mentionnent les *Recueils du parlement*), les naufrages qui ont frappé la marine américaine ont offert les chiffres de 118 navires (21,213 tonneaux (et 112 navires (19,667 tonneaux) sur un effectif de 2,100,000 tonneaux; c'est à peu près 1 pour cent.

En 1845, la marine anglaise a dû enregistrer, comme naufragés, 539 navires (89,773 tonneaux) et en 1846, 537 navires (91,899 tonneaux). L'effectif est de 3,820,000 tonneaux; la perte monte à deux deux-cinquièmes pour cent.

Les tableaux du commerce extérieur dressés par l'administration des douanes de France, indiquent en détail et port par port les naufrages des bâtiments français.

En 1845, 59 navires (5,407 tonneaux); en 1846, 211 navires (14,960 tonneaux).

Nous voyons ailleurs *que de* 1803 à 1829, la moyenne des bâtiments anglais naufragés a été de 557, et qu'en 1833, elle est arrivée à 800.

Affaires de Belgique.

(Correspondance particulière du *Journal de La Haye*.)

Bruxelles, le 17 novembre.

La discussion de l'adresse en réponse au discours du trône a commencé hier à la chambre de représentants. Dans cette première séance, les positions se sont assez nettement dessinées. D'une part M. le comte de Theux, l'un des chefs de l'ancienne majorité, devenue aujourd'hui l'opposition, a déclaré qu'il ne voterait ni pour ni contre l'adresse. Les motifs de cette abstention sont: que la rédaction du projet s'écarte trop des précédents adoptés pour ces sortes de documents, qu'elle tend dans le paragraphe relatif à l'incident survenu dans les rapports de la Belgique avec la cour de Rome à associer l'action de la chambre à celle du gouvernement; que, d'un autre côté, l'intention de la droite n'est pas de poser la question de cabinet par un amendement à l'adresse.

Un autre membre de la droite, M. de Decker, est venu, plutôt en son nom personnel qu'au nom d'aucun parti, déclarer comment il prêtera son concours au cabinet; c'est à la condition que le cabinet suive son programme, dont il ne s'est déjà que trop écarté, notamment par les destitutions que M. de Decker considère comme des moyens violents et imprudents. M. de Decker a nettement exprimé une opinion qui gagne du terrain en Belgique et qui finirait par triompher si des intérêts mesquins, des ambitions égoïstes ne travaillaient à la repousser. M. de Decker a déclaré que depuis dix-sept ans toutes les divisions de parti en Belgique sont dues à un malentendu. Cette opinion qui paraît au premier abord quelque peu paradoxale a excité des rumeurs sur plusieurs bancs de la chambre; mais on ne peut douter que plusieurs membres qui se sont récriés ne partagent au fond l'idée du député de Termonde.

M. de Decker a protesté contre le gouvernement des partis exclusifs en Belgique.

M. le ministre de l'intérieur n'avait pas besoin de faire de grands frais d'éloquence pour répondre à des attaques extrêmement modérées. Il l'a fait lui-même avec beaucoup de modération, avec trop de modération peut-être au gré du parti qu'il représente au pouvoir. M. le ministre de l'intérieur approuve les destitutions faites par l'ancien cabinet de deux fonctionnaires publics membres de l'alliance; il reconnaît que le ministre de Theux, en frappant M. Jalheau et M. Eenens, a usé de son droit constitutionnel. Telle est l'opinion du nouveau cabinet, mais telle n'est pas probablement l'opinion de l'Alliance ni des autres associations libérales auxquelles M. Rogier doit aujourd'hui de siéger au banc ministériel.

M. Rogier, en faisant cette déclaration, a fait preuve d'un courage dont il faut lui savoir quelque gré, car il se sépare nettement du parti des associations pour entrer largement dans les voies gouvernementales. Il est vrai qu'en cela il ne fait que suivre les errements de l'ancienne politique. Ce n'est qu'une inconsequence, mais une heureuse inconséquence, *felix culpa*!

Après avoir ainsi nettement posé le cabinet sur le terrain du juste milieu, car c'est l'expression dont s'est servi M. Rogier, le ministre de l'intérieur avait peut-être besoin, pour neutraliser un peu l'effet qu'avait dû produire cette déclaration sur quelques membres de la nouvelle majorité, de faire un appel direct à ses amis de la gauche pour réclamer leur appui, leur concours énergique, sympathique, si l'existence du ministère était menacée. Cette apostrophe, qui a été la partie pathétique de la séance, a obtenu un certain succès. La gauche a promis de marcher fermement, résolument à la suite du ministère.

Cependant une voix s'est élevée du sein même de la majorité pour faire des réserves; cette voix, c'est celle de M. Castiau, l'homme des grandes réformes. M. Castiau n'a pas de sympathie politique pour le ministère qu'il croit trop modéré, mais il a des sympathies personnelles pour chacun de ses membres. Ces sympathies personnelles ne l'empêcheront pas de voter contre les budgets, parce que le nouveau cabinet ne paraît pas plus disposé que ses prédécesseurs à réaliser des économies dans les dépenses. M. Castiau est un de ces hommes candides qui croient encore à l'utopie des gouvernements constitutionnels à bon marché; il est fort à craindre qu'il ne parvienne pas à convertir le ministre des finances à ses vues.

L'honorable député de Tournay sera donc dans l'opposition si le ministère se contente des réformes modérées, anodines, qu'annonce le discours du trône. Cette opposition n'est pas, il est vrai, de nature à beaucoup inquiéter le ministère, c'est du moins ce qu'a donné à entendre M. le ministre de l'intérieur. Mais si le cabinet avait dans la chambre une douzaine d'amis comme M. Castiau, leurs sympathies personnelles ne les empêcheraient pas d'être fort incommodes.

M. le colonel Eenens, représentant de Bruxelles est encore un de ces amis. Il a débuté par un véritable réquisitoire contre M. le ministre de la guerre, qui a eu le tort, grave à ses yeux, de ne pas le rappeler à l'activité de service. M. Eenens est une victime du droit d'association. Le général Prisse, précédent ministre de la guerre, l'avait frappé parce qu'il n'avait pas voulu se retirer de l'Alliance après avoir été invité officiellement à le faire. M. Eenens a cru qu'un ministère porté au pouvoir par l'action des associations, se hâterait de révoquer la mesure rigoureuse prise contre lui en haine de ces mêmes associations. Mais voilà que le général Chazal, voilà que le cabinet tout entier trouve que M. le général Prisse a très-bien fait de mettre M. Eenens en non activité; en conséquence M. Chazal le maintient dans cette position.

Il était tout naturel que M. le colonel portât la question devant la chambre. Malheureusement pour le succès de son appel, M. Eenens ne brille pas sous le rapport oratoire, et M. Chazal, qui sous ce rapport a l'avantage sur lui, a, dans les courtes explications qu'il a fournies, captivé la bienveillance de la chambre.

En somme, le ministère a rencontré des symptômes d'opposition là où il ne s'attendait pas à en trouver, et cette opposition il ne paraît pas disposé à en satisfaire les exigences.

Les cours des fonds hollandais étaient en général un peu moins fermes que la veille, à la bourse d'Amsterdam d'hier. Les fonds espagnols ont donné lieu à beaucoup d'activité et étaient fort recherchés. Dans les autres fonds étrangers les affaires étaient insignifiantes.

Déjà plusieurs fois nous avons appelé l'attention des hommes politiques de notre pays sur un ouvrage du plus haut intérêt, les *Annales du Parlement français* (1), publiées à Paris par une

(1) On peut souscrire aux *Annales du Parlement français*, chez le libraire Noordendorp, *Hofspui*, à La Haye.

FEUILLETON DU JOURNAL DE LA HAYE 19 NOVEMBRE 1847.

LA FAMILLE ALAIN.(1)

Seconde partie.

VII.

M. Malais se cachait de sa fille pour mener paître Pyrame pendant la nuit; elle faisait semblant de ne pas s'apercevoir des enfantillages qui consistaient à peindre, de deux jours l'un, l'étoile qui changeait Pyrame en Mouton. Lui-même finissait par dire: Je montais Pyrame où je montais Mouton, quand il faisait un récit à sa nièce en rentrant de quelqu'une de ses courses, moins fréquentes à cause de la société qu'il trouvait chez lui, et puis aussi à cause de l'hiver qui survint. Sa lutte avec l'opinion, ou plutôt son martyre de l'opinion des autres, n'était pas près de finir.

Deux ou trois fois Onésime apporta du poisson, qu'il remit par le guichet au domestique en livrée, que du reste il ne reconnaissait pas. Pulchérie s'était informée avec affection de toute la famille Alain. Sa douleur calmée, elle aurait désiré voir les amis de son enfance; mais, à une allusion qu'elle avait faite une fois à ce désir, son oncle avait répondu qu'il souffrirait beaucoup de voir Mme la comtesse paraître dans une condition de fortune inférieure à son rang. — Cependant, dit-il, un jour que j'irai par là, je leur dirai que tu es ici, et, si cela te fait plaisir, ils viendront te voir au château. — Et, après avoir fait cette promesse, M. Malais trouva toute sorte de prétextes pour en ajourner l'accomplissement; il sortait peu, il n'avait pas passé par là, ou les hommes étaient à la pêche, et les femmes à laver à la fontaine.

Un jour, Onésime rentra pâle et ému; il dit à Bérénice qu'en traversant le cimetière il y avait vu, à genoux sur une tombe avec un enfant, une jeune femme vêtue de noir; l'enfant était également en deuil, et cette femme... cette femme était Pulchérie... ou du moins c'était la plus bizarre ressemblance qu'il eût vue de sa vie. — Mais non, ajouta-t-il, je ne me trompe pas; j'ai senti que c'était elle.

Le soir, quand il revint de la pêche, Bérénice lui dit: — Tu avais raison, Pulchérie est au château. M. Malais est venu nous voir pendant que vous étiez à la mer; je lui ai dit que tu avais cru reconnaître Pulchérie dans le cimetière. — Il ne s'est pas trompé, m'a dit M. Malais...

— Pulchérie ici! s'écria Onésime. Oh! non, je ne m'étais pas trompé, une autre femme ne m'aurait pas fait froid aux cheveux comme je l'ai eu quand je l'ai aperçue.

— Laisse-moi donc finir, Onésime: Elle est allée, m'a dit ensuite M. Malais, avec le jeune comte.... prier sur le tombeau de ma pauvre Dorothée. Ma nièce est veuve et...

— Veuve! s'écria Onésime.

— Allons, tais toi, ne fais pas de nouveaux rêves... Ma nièce est veuve, m'a dit M. Malais, et elle vient passer son veuvage auprès de moi; elle est fort triste.

— Fort triste, murmura Onésime.

— Elle est fort triste et vit dans la retaite la plus absolue. Cependant Bérénice, elle désire vous voir, vous et toute votre famille. Venez au château, non pas tous ensemble, cela aurait un air de fête qui ne conviendrait pas, mais successivement; elle sera très-contente de vous voir.

— Elle sera très contente de nous voir! répéta Onésime.

— Je voulais y aller tout de suite, mais M. Malais m'a dit de n'y aller que demain.

— Tu la verras demain... le matin... de bonne heure?...

— Oui, et je lui annoncerai ta visite.

Le lendemain matin, Pulchérie tomba en pleurant dans les bras de Bérénice, qui ne pleurait pas beaucoup moins qu'elle. Malgré la défense, de M. Malais, qui n'avait retardé la visite de Bérénice que pour avoir le temps de chapitrer sa nièce à ce sujet, elle lui confia tout ce qui lui était arrivé et sa situation réelle. — Viens me voir souvent, lui dit-elle, viens quelquefois avec Pélagie, et, ajouta-t-elle, amène une fois Onésime et le bon père Tranquille. — Elle fit mille questions sur toute la famille, puis elle dit: — Je sais faire toute sorte d'ouvrages; ne pourrais-tu, par les gens à qui tu vends ta dentelle, me faire avoir du travail?

— Vous! madame la comtesse?

— Ma pauvre Bérénice, oublions ce rêve, qui n'a pas même été un beau rêve; je suis aujourd'hui pauvre. Mon oncle a beaucoup perdu de sa fortune, dit-elle en atténuant la situation par égard pour la manie de M. Malais; je ne veux pas être tout-à-fait à sa charge, et d'ailleurs il faut que je m'occupe, cela me donnera un peu de distraction. Mais attends, que je te montre mon enfant.

L'enfant dormait dans son berceau; la jeune femme et la jeune fille le regardèrent longuement avec complaisance.

— Amène-moi bientôt maman Pélagie; je verrai les autres un peu plus tard, et un peu plus tard encore je retournerai chez vous comme par le passé, quand mon fils marchera. Ne répète de ce que je t'ai confié que ce que tu jugeras indispensable, et songe à ce que je t'ai dit pour l'ouvrage à me procurer.

Quand Onésime eut touché terre, il accourut à la maison et entraîna Bérénice dans le petit jardin. — Eh bien? dit-il.

— Eh bien! je l'ai vue; elle est fort triste et fort changée; elle a un tout petit garçon, beau comme un ange, tout son portrait....

Ce dernier mot adoucit un peu ce qu'il y avait de poignant pour Onésime dans ce qui précédait, et que Bérénice avait accumulé avec intention pour ne pas donner à Onésime un encouragement qui amènerait nécessairement une nouvelle déception. Cet enfant de Pulchérie, qui lui ressemblait, rendait moins présente pour Onésime la pensée *d'un autre*; il sentit que, puisqu'il ressemblait *à elle*, il pourrait le voir sans horreur.

En général, parmi les enfants, les garçons ressemblent à la mère, et les filles au père. C'est ce qui amène cette infinie variété dans les visages. La nature montre ainsi une foule de prévoyances qui se trahissent par des affinités. Ainsi les hommes de grande taille passent pour aimer les petites femmes; les hommes petits, au contraire, ne trouvent jamais une femme assez grande. Sans ce goût, qui semble bizarre au premier abord, peu de temps après le commencement du monde, il y aurait eu deux races distinctes, une race de géants et une race de nains, qui seraient toujours allées en s'exagérant.

Bérénice retourna le lendemain avec Pélagie revoir la comtesse. Elles étaient chargées, par le père Tranquille et par Onésime, de porter deux belles soles à Pulchérie. On pleura encore, on regarda, on admira l'enfant, qui était beau et gros; il y eut autant de confiance, mais moins de confidences. Pulchérie rappela à Bérénice sa résolution de travailler, et celle-ci, quelques jours après, lui apporta à faire des broderies, dont on fixerait le prix quand on aurait vu comment elles étaient exécutées. L'exécution parut assez satisfaisante pour qu'au prix qui fut offert, Pulchérie vit qu'elle pourrait, avec un travail assidu, subvenir à peu près aux dépenses modestes de son petit ménage.

Onésime alla enfin voir Pulchérie avec sa sœur; elle le reçut amicalement, quoique un peu gênée par les confidences que lui avait faites autrefois Bérénice; mais lui, en se retirant, dit à Bérénice: — Oh! ma sœur, quelle majesté donne le malheur! c'est maintenant que je trouve Pulché-

(1) Voir le *Journal de La Haye* d'hier.

société de publicistes, sous la direction de M. T. Fleury. Nous nous sommes empressé de signaler tout le mérite d'un semblable recueil, qui, par la manière, le soin et la lucidité dont il est composé, et par la classification des matières, est devenu pour les administrateurs et les hommes politiques un guide ou *memento* indispensable, et comme le bréviaire de la science politique. Aucun ouvrage autre que les *Annales du Parlement français* ne présente ainsi réunis les éléments politiques des débats parlementaires, d'une manière favorable à l'étude et aux promptes recherches. Jusqu'ici on n'avait pu les trouver que disséminés dans le *Moniteur universel* et les brochures fugitives, analysés dans les procès-verbaux, ou abrégés dans les journaux quotidiens. On y trouve le texte des lois proposées, amendées, soit à la chambre des pairs, soit à la chambre des députés, et adoptées par la législature, ainsi que l'analyse des documents, tels que Exposé des motifs et Rapports, et des discussions. Et comme l'expérience a confirmé cette observation que les débats qualifiés politiques sont ceux qui offrent l'intérêt le plus général et le mieux apprécié, les auteurs de ce recueil ont obéi à ce sentiment en choisissant ces sujets de débats pour y donner les développements les plus étendus, et les discours dominants de chaque session y sont ainsi rapportés dans leur texte, et les débats avec leur physionomie caractéristique. On conçoit facilement, d'après un pareil plan, quel accueil a dû être réservé à une collection aussi précieuse, sans précédent et sans analogue, et à laquelle chaque année ajoutera une valeur nouvelle et inappréciable.

Nous avons aujourd'hui sous les yeux le VIII volume de ce recueil, qui vient de paraître et qui contient les travaux des deux Chambres législatives pendant la session de 1846. L'examen attentif que nous en avons fait nous a de nouveau convaincu combien cet ouvrage atteint le but qu'il s'est proposé, celui de populariser en France, comme dans tous les pays constitutionnels, la connaissance du droit public, et de mettre à la portée du plus grand nombre la science législative, administrative et financière, par la concentration de tous les travaux d'une session, méthodiquement classés dans un seul volume et par la concentration de chaque matière dans quelques pages. En consultant les sommaires chronologiques et les tables alphabétiques qui se trouvent à la fin de ce volume, on reconnaît de suite l'importance des matières qui s'y trouvent traitées, tels que la discussion de l'adresse où ont été examinées toutes les questions les plus élevées et les plus importantes de la politique européenne, l'examen des budgets, la discussion des lois financières et d'intérêt local et administratif, avec l'insertion *in extenso* des principaux discours des orateurs du parlement français. Nous le répétons, un recueil ainsi composé justifie pleinement la faveur dont il jouit auprès du public d'élite de notre pays, qui s'est empressé de l'adopter par de nombreuses souscriptions.

Nous avons publié ces jours-ci un article de la *Gazette universelle de Prusse*, en réponse au *Journal des Débats*, qu'elle accusait de conspirer contre l'unité allemande, en fomentant un esprit de division entre les membres du corps germanique.

Le *Journal des Débats* repousse avec force les reproches que lui a adressés la feuille de Berlin.

Il y aurait pourtant, dit-il, une manière, et nous nous apercevons bien qu'on la pratique du mieux possible, il y aurait une manière d'enlever pour ainsi dire l'Allemagne et de l'entraîner quand même dans le giron de la domination prussienne : ce serait de lui persuader qu'il est à toute force besoin de s'unir, fût-ce par des liens de fer, pour défendre contre nous son territoire et sa nationalité. Malheureusement il faudrait, pour le succès de cette propagande, que la France consentît à la justifier ; il faudrait qu'on ne sût pas aussi bien qu'on le sait maintenant au-delà du Rhin que la France ne nourrit plus chez elle d'ambition hostile à l'Allemagne. Nous ne cesserons de le répéter, parce que nous avons appris l'effet de nos paroles, parce que, si elles peuvent déranger les calculs d'une politique désormais éventée, elles sont pour la grande majorité de nos voisins un vériable sujet de contentement et de paix : il n'y a plus en France de parti, si exalté qu'il soit, qui songe à revendiquer le Rhin.

La *Gazette de Prusse* nous fait l'honneur de nous dire que nous sommes vis-à-vis de l'Allemagne les continuateurs indignes de la politique de Louis XIV et de Napoléon, que nous servons les petits Etats au préjudice des grands ? comment, en effet, oublierons-nous des désalliances séculaires ? Mais la *Gazette de Prusse* ajoute que le but éternel de la politique française de ce côté-là, c'est la reconstruction et le patronage de la confédération du Rhin, et voilà certes où elle se trompe avec la ferme intention de se tromper. Avant d'avoir commis cette grande faute d'asseoir des dynasties françaises sur des trônes allemands, l'empire ne pouvait en commettre une plus grande que de s'immiscer, à titre de protecteur, dans les affaires germaniques. Ce n'est pas nous qui voudrions recommencer. Ce que nous souhaitons, en donnant aux Etats secondaires de l'Allemagne des témoignages constants d'une vieille sympathie, ce n'est point de les obliger à venir prendre chez nous un mot d'ordre et une consigne, c'est de les encourager à maintenir chez eux l'ordre politique, qui s'y est développé dans des formes analogues aux nôtres, à préserver les établissements parlementaires, qu'ils doivent, comme nous, au mouvement constitutionnel de 1815. Ce que nous souhaitons par dessus tout, c'est que les puissants confédérés qu'ils ont à Francfort, ne gênent pas plus leur liberté que ne la gênera jamais cette sincère et discrète amitié qu'ils trouvent auprès de nous, et dont on ne réussira plus à leur faire un épouvantail.

Dans un article publié par la *Gazette universelle de Prusse*, ce journal discute la question de l'intervention en Suisse. Nous en extrayons les passages suivants :

Il n'est maintenant personne en Suisse qui ne rirait au nez à celui qui viendrait lui parler des jésuites; chacun voit clairement que la guerre qu'on est à la veille d'entreprendre n'a pour but que de servir la propagande étrangère et l'ambition de quelques parvenus ; aussi le mécontentement se manifeste-t-il de toute part.

Les puissances auraient rendu un grand service au radicalisme si elles étaient intervenues pour empêcher la guerre civile. Avec quel empressement il aurait saisi ce prétexte pour se tirer de la fâcheuse position où il s'est placé et dans la quelle il lui est aussi difficile d'avancer que de reculer. On ne saurait prévoir comment le nœud sera rompu; cependant l'armée des radicaux, malgré sa supériorité numérique, a peut-être moins de chances de succès que celle du *Sonderbund*. Mais quels que soient les résultats de la guerre, ce n'est pas là qu'il faut chercher les moyens pour remédier aux maux de la Suisse, mais dans les souffrances qui, en donnant matière à la réflexion, rétablissent la morale publique.

La seule probabilité de la guerre est un véritable malheur pour la population. Combien de familles d'artisans, d'agriculteurs se trouvent maintenant dans la cruelle alternative de se ruiner par l'achat d'un remplaçant pour le service militaire ou de perdre celui des membres de leur famille qui entretient les autres par son travail! Le peuple souffre et a en perspective des maux plus grands encore. La ruine et le deuil sont les seuls moyens que le radicalisme a laisés à la Suisse pour son salut.

La guerre civile qui désole la Suisse inspire à la *Revue des Deux-Mondes* les réflexions suivantes :

« Décidément, se bat-on ou ne se bat-on pas en Suisse ? On ne s'aborde plus qu'avec cette éternelle question, et en vérité elle en deviendrait ridicule, si elle n'était profondément triste. Tous les jours, le télégraphe, sentinelle vigilante, regarde du haut de sa tour s'il ne voit rien venir. C'est toujours pour demain. Ah! si ce devait, en effet, être toujours pour demain, il y aurait quelque chose d'odieux à se montrer impatient; il ne faudrait pas se plaindre de ces lenteurs qui ajournent l'effusion du sang. Ce n'est pas un drame de théâtre que nous attendons, c'est une vraie tragédie qui fera couler le sang des hommes et les larmes des femmes Mais puisqu'elle doit fatalement éclater, cette lutte impie, il y a de la cruauté à ce que l'oppresseur tienne aussi longtemps sa victime sous le coup meurtrier. Chaque jour, un cercle de fer se resserre autour des cantons fidèles et les étreint de plus en plus.

» L'armée radicale choisit ses morceaux ; c'est sur Fribourg que portera sa première attaque. Fribourg est isolé ; il n'est pas comme Lucerne, adossé aux petits cantons ; trente mille hommes sont en marche pour l'écraser ; Berne donnera d'un côté, Vaud et Genève, de l'autre. Quelle noble campagne ! *Demain*, sans doute, on connaîtra le résultat de la première attaque ; on saura ce qu'ont fait trente mille radicaux contre une petite ville dont la plus grande force est dans la justice de sa cause. Fribourg sera écrasé peut-être, mais ce sera après une belle résistance et au prix d'un tel sacrifice de sang, qu'un cri d'horreur jaillira du cœur de l'Europe et demandera la répression de pareils crimes. Ce sentiment vengeur se fait déjà jour de toutes parts ; la conscience publique se révolte de plus en plus à la vue de cette violation flagrante de tous les droits de la justice et de l'humanité, et ce qui était un droit deviendra tôt ou tard un devoir. »

Les banquets réformistes sont toujours la seule question de politique intérieure qui s'agite en ce moment en France. L'union qui avait présidé aux premiers de ces banquets, fait place à des dissidences qui éclatent plus vives de jour en jour. Le banquet de Lille a été le signal de la discorde ; la discussion est devenue beaucoup plus acerbe aujourd'hui entre les organes du radicalisme et les journaux de l'opposition constitutionnelle, qu'entre ces derniers et les feuilles ministérielles. Le *National*, ainsi que nous l'avons dit, a pris parti dans cette circonstance, bien qu'organe d'une fraction du parti radical, pour l'opposition constitutionnelle contre *la Réforme*, organe des ultra radicaux, et voici M. de Lamartine, l'orateur du fameux banquet de Mâcon, qui publie, dans *la Presse*, un long article pour protester contre les discours prononcés au banquet d'Autun. M. de [illegible] blâme ces coalitions d'opinions discordantes au fond [illegible] bien des banquets réformistes, mais à la condition qu[e les] discours seront communiqués aux commissaires qui de[vront] approuver les doctrines et en accepter dès-lors la respo[nsabili]té ; et l'illustre député de Mâcon saisit cette occasion [d'expli]quer une fois encore ce qu'il entend par le gouverneme[nt dé]mocratique, qui aurait toutes ses sympathies.

Il paraîtrait que la mort du comte Bresson a vérita[blement] donné lieu à des difficultés entre l'ambassade de Fran[ce et le] gouvernement napolitain. C'est du moins ce qui semble r[ésulter] du bruit qui a couru hier à Paris, que M. de Lutteroth, [premier] secrétaire de l'ambassade, a écrit au ministre des affaires [étran]gères pour demander son rappel. On assurait qu'il de[vait, en] effet, quitter Naples sous peu de jours.

Le *Courrier de Marseille* du 13 publie une lettre de Fl[orence] dont l'importance est grande dans les circonstances act[uelles :] le sang coule dans un district de l'Italie, et la Toscane [...] semble vouloir courir aux armes pour prendre part à une [lutte] qui n'aurait jamais dû s'engager. Espérons que la sages[se des] souverains des deux pays arrêtera les désastreux effets [d'une] conflagration qui, en s'étendant, deviendrait plus dang[ereuse] encore.

Florence, le 9 novem[bre.]

Vous savez que le 5 de ce mois 300 Modénais ont pris, p[ar sur]prise, possession de Fivizzano, dont les habitants étaient [déci]dés à résister les armes à la main. Un article officiel publi[é dans] le numéro de ce matin de la *Gazette de Florence*, explique [com]ment cette prise de possession a été faite contre les règ[les du] droit des gens, et malgré les protestations du gouvernement [tos]can. Une estafette, arrivée hier soir au bureau du jour[nal la] *Patria*, a annoncé que les Fivizzanais et les Modénais en é[taient] venus aux mains. Voici l'article qu'elle donne à ce sujet da[ns un] supplément publié à 3 heures et demie.

« Le sang coule à Fivizzano ! Ce sont les Modénais qui le répande[nt ! Les]
» Fivizzanais se défendent ! Pietrasanta (bourg populeux de la Tos[cane)]
» est soulevé et en armes; il nous arrive à l'instant un message de Fiv[izzano]
» pour nous annoncer ces nouvelles. Les Modenais arrêtèrent, on [ne sait]
» pourquoi, un sergent-major des carabiniers toscans. Le peuple pr[it vive]-
» tement sa défense, les Modénais tirèrent sur le peuple, blessèrent [beau]-
» coup de monde et tuèrent une personne. Alors tous les citoyens co[ururent]
» rent aux armes et il s'ensuivit une mêlée qui durait toujours au d[épart]
» du courrier qui, en traversant Pietrasanta, l'a trouvé en armes, [et se]
» disposant à courir au secours de ses frères. Dieu protége la justice [et la]
» liberté ! Courage ! »

J'ajouterai à ces nouvelles : 1° Que, dès ce matin, g[rand] nombre de Pisans et de Livournais, sont partis en armes po[ur la] Lunigiana ; 2° qu'un nombre de jeunes gens florentins q[u'on] porte à plus de cent, se dispose à partir ; 3° Qu'une procla[ma]tion, affichée il y a une heure à tous les coins de rue et [sur] toutes les devantures des cafés, appelle les Toscans aux arm[es] pour venger l'outrage fait à leur souverain bien-aimé, et [se]courir leurs frères de la Lunigiana. Il y a attroupement [nom]breux de lecteurs devant ces affiches, que l'on se garderait b[ien] d'arracher. Le rendez-vous général est donné à Pise.

Dans sa correspondance particulière de Rome du 8 nov[em]bre, l'*Univers* annonce que le censeur Betti est réintégré d[ans] ses fonctions, que le cardinal Ferretti, dont la retraite est d[éfi]nitive, sera remplacé ou par le cardinal Baluffi, archevêq[ue-]évêque d'Imola, ou par le cardinal Amat, légat apostolique [à] Bologne. Mgr. Fornari, qu'on désigne comme devant être p[ro]mu au cardinalat, va être rappelé à Rome et remplacé par M[gr] Morichini à Paris. Un autre journal annonce que lord Minto [est] arrivé à Rome.

Voici le texte du rapport présenté au roi des Français p[ar le] ministre de la marine et des colonies.

« Sire,

» Par suite de l'engagement que le gouvernement a pris en 1845, vis[-à-vis] des chambres de réaliser dans un délai de 5 années la libération des esc[laves] du domaine colonial, sauf compensation aux caisses coloniales pour le [...] représenté par les esclaves affranchis, V. M. a bien voulu, le 21 juillet [...] sur la proposition de mon prédécesseur, signer une ordonnance pron[onçant] l'affranchissement d'un premier contingent de 126 esclaves domaniaux [...] noirs appartenaient exclusivement à la catégorie des noirs non ruraux. [Quant] aux libérations pour les noirs affectés aux habitations domaniales, elles a[vaient] pu alors être ajournées jusqu'en 1847, afin que la compensation dont j'a[i ...]

---

rie au-dessus de nous. — Il avait regardé l'enfant, d'abord d'un air morne, mais l'enfant lui avait souri, et, tandis que les femmes se le passaient l'une à l'autre, il l'avait pris à son tour et l'avait caressé.

Bérénice allait souvent voir Pulchérie, et elles travaillaient en devisant. Un jour, elle la trouva fort alarmée ; son pauvre enfant avait eu toute la nuit une grosse fièvre, il pleurait et refusait le sein de sa mère. Le seul médecin qu'il y eût à Dive, et qui desservait aussi Beuzeval, était absent. Il fallait aller à deux lieues de là pour en trouver un. Onésime prit le cheval du meunier. Le médecin offrait de venir le lendemain, parce que son cheval était boiteux et qu'il était trop tard pour penser à faire deux fois la route, aller et revenir, à pied. Onésime lui donna le cheval d'Eloi Alain. Le médecin fit ses prescriptions et ordonna des bains d'eau de mer tous les deux jours; mais, comme on n'était qu'au commencement du printemps, il n'y avait pas moyen de mener l'enfant les prendre sur la plage. Il conseilla d'apporter l'eau de la mer et de la faire tiédir. Onésime se chargea d'apporter l'eau. Le voyage de Dive à Beuzeval, toujours en montant et avec deux seaux, est à peu près ce que peut faire un bon cheval, et beaucoup plus que ne peut faire un homme. Les premières fois, Onésime, accablé de fatigue et de sueur, s'arrêtait à la porte et n'entrait que lorsque les traces de sa lassitude étaient à peu près disparues. Comme cette corvée ne le dispensait pas du tout du travail de la mer, au bout d'une semaine Onésime était exténué. Un jour qu'il était en retard pour le bain, il entra au château aussitôt arrivé, et ne prit ni le temps ni le soin de se reposer, comme il en avait l'habitude. Pulchérie fut attendrie et effrayée à la fois de l'état dans lequel il était ; elle essuya elle-même son front, et dit à Bérénice, qui vint la voir dans la journée :

— Je ne veux plus qu'Onésime monte de l'eau à Beuzeval, cela le tue.

— Je le sais bien, dit Bérénice, et je le lui ai dit ; mais il prétend qu'on le tuera bien plus vite et bien plus sûrement en ne lui laissant pas faire ce qu'il veut.

— J'ai pensé à un moyen, dit Pulchérie ; nous pourrions bien baigner mon petit Edouard chez vous.

— Cela vaudra mieux certainement.

— Eh bien ! j'irai le demander demain à Pélagie.

— Vous n'avez rien à demander chez nous, c'est toujours chez vous. Maman disait dans le temps : Pulchérie pourra ne plus être ma fille, mais je serai toujours sa mère.

Dès le lendemain, le petit Edouard prit ses bains dans la maison des Alain. Un matin, Onésime, comme tous les jours, puisait deux seaux d'eau à la mer, quand vint à lui un douanier qui lui dit : — Remettez cette eau dans la mer.

— Et pourquoi ? demanda Onésime.

— Je n'en sais rien ; c'est ma consigne.

— C'est pour faire un bain à un enfant malade.

— Ça ne me regarde pas ; il faut rejeter l'eau à la mer.

— Par quel ordre ?

— Par l'ordre du brigadier de la douane.

— Ma foi, dit Onésime, je ne la rejetterai pas L'eau est tirée, je l'emporte.

— Vous avez tort, dit le douanier, il vous en arrivera malheur.

Onésime ne répondit pas et emporta l'eau. Le lendemain, comme il venait encore puiser de l'eau à la mer, le même douanier lui enjoignit de se retirer et ajouta : Le brigadier a dit que si vous *n'obtempériez* pas à la consigne, et si vous enleviez encore de l'eau, il fallait vous conduire au poste... Quelques pêcheurs s'étaient rassemblés sur la plage ; aucun d'eux ne voulait prendre au sérieux cette prohibition, qui était pourtant très réelle.

— Eh quoi ! disait l'un, est-ce parce que l'almanach annonce de la sécheresse pour cette année ?

— Peut-être, disait un autre, que le gouvernement fait faire une si grande, si grande frégate, qu'on a peur que la mer n'ait pas assez d'eau pour la porter.

— Sérieusement, dit un troisième, c'est tout simplement parce qu'on sait que de pauvres gens comme quelques-uns d'entre nous salent leur soupe avec un peu d'eau de mer, n'achètent pas de sel, et par conséquent n'en paient pas.

— On ne pourra donc plus faire cuire le coquillage ni le poisson dans l'eau de mer ? Ce n'est que comme ça qu'il est bon.

— On trouve déjà que le pauvre monde ne paie pas assez d'impôts, nous surtout, qui sommes au service depuis seize ans jusqu'à cinquante-cinq ans !

— Et nos rôles de navigation, est-ce que nous ne les payons pas ?

— Onésime, disait l'un, jette ton eau, ne te fais pas d'affaire.

— Onésime, disait un autre, ne jette pas l'eau ; nous ne sommes pas des bestiaux, pour obéir ainsi à tout ce qui passe par la tête d'un douanier.

Onésime répondit qu'il emportait l'eau, que c'était pour un enfant malade, et que c'était une cruauté d'y mettre des obstacles.

— Alors je vous arrête, dit le douanier.

— Je ne refuse pas d'aller avec vous au poste, répondit Onésime, mais auparavant je veux porter cette eau où on en a besoin. Attendez-moi là, je suis à vous dans cinq petites minutes.

— Est-ce que vous vous moquez de moi ? demanda le douanier.

— Ça dépend. Si vous êtes un brave homme, faisant de son mieux [pour exé]cuter une consigne donnée par des chefs, je ne me moque pas du tout [de] vous ; si vous êtes un taquin et un entêté, si vous refusez d'écouter la [rai]son et de croire à la parole d'un honnête homme, si vous ne me laissez [pas] aller porter cette eau, quand je vous ai promis que je reviendrai pour [vous] suivre où vous voudrez, alors c'est différent, je me moque de vous.

— Vous allez jeter l'eau tout de suite et venir a[vec moi, ou] je vous mets la main sur le collet.

— Si vous mettez la main sur moi, l'ami, ce sera vo[us qui en ar]rivera du vilain. Je vous donne ma parole d'honneur que je r[eviendrai] sitôt que j'aurai porté l'eau pour le bain de ce pauvre petit enfa[nt, ...] et que je vous suivrai après à votre poste ou ailleurs, ça m'est égal. Ça va-t-il ?

— Jetez l'eau et venez avec moi.

— Ah bien ! mon brave, je vais vous parler franchement ; je commen[ce] à trouver cela ennuyeux et fatigant.

— Tu as raison, Onésime, dit Eloi Alain, qui survint et se fit expl[iquer] le sujet de la querelle, tu as raison, tu offres tout ce qu'un hon[nête] homme peut désirer. Si cela ne convient pas à messieurs les habits [verts,] qu'ils aillent se promener et nous laissent tranquilles.

Eloi Alain n'avait pas plus pardonné aux douaniers qu'aux [...] douanier porta la main au collet d'Onésime ; mais celui-ci, met[tant sa] jambe derrière celle du préposé, de manière à faire un point [d'appui] à son jarret, lui donna un coup de main dans l'estomac ; Le [douanier] perdit l'équilibre, chancela, et roula sur la plage. Il se releva en met[tant] la main à son sabre. Les pêcheurs formèrent aussitôt entre le doua[nier] et Onésime, qui emportait ses deux sceaux d'eau, une haie ép[aisse que,] malgré ses efforts, le commis ne put entamer. Onésime porta l'[eau] à la maison et ressortit, prêt à tenir la parole qu'il avait donnée [au doua]nier, et à le suivre au poste ou à la mairie ; mais celui-ci [s'en alla] après avoir dressé procès-verbal. Le lendemain, Onésime puisa de l'[eau, le] lendemain aussi ; le troisième jour, il arriva un ordre d'[embarquement à] *bord de l'Etat*, c'est-à-dire une feuille de route [...] Onésime Alain se dirigerait immédiatement vers Cherbourg, où il serait mis à la dis[]position de M. le capitaine commandant la frégate de l'Etat *la Virginie*. Onesime dit à Bérénice :

(La suite à demain.)

fixé par le budget. Les dispositions consacrées à ce sujet par la loi de finances de 1847, me permettent aujourd'hui de soumettre à l'approbation de V. M., d'après les propositions qui me sont parvenues des administrations coloniales, l'affranchissement d'un nouveau contingent d'esclaves appartenant au domaine, et qui comprendra, avec une seconde catégorie de noirs attachés aux ateliers non ruraux, une 1re série choisie avec soin parmi ceux employés sur les habitations domaniales. Le nombre d'esclaves de ces catégories réunies, restant encore à libérer, s'élève, pour nos quatre colonies, à 1,300,000, dont 956 esclaves ruraux et 352 esclaves. Sur ce nombre il peut en être affranchi 218, en 1847, savoir :

	2e série. De noirs non ruraux.	1re série. Des noirs ruraux.	Total.
La Martinique	10	26	36
La Guadeloupe	11	30	41
La Guyane française	40	79	119
Bourbon	22	»	22
	83	135	218

J'ai, en conséquence, l'honneur de présenter à la signature de Votre Majesté une ordonnance destinée à prononcer la libération de ces 218 esclaves. Je joins à l'appui, à titre consultatif, une liste nominative indiquant leur âge, leurs professions, et, pour la plupart d'entre eux, les motifs sur lesquels se fonde la proposition d'affranchissement qui les concerne. J'ai reçu, d'ailleurs, de MM. les gouverneurs des quatre colonies, l'assurance que ces 218 noirs avaient été, autant que possible, choisis parmi les plus méritants sous le rapport du travail, de la conduite, des mœurs et des sentiments religieux. Comme les 126 noirs du domaine dont la libération a été prononcée par Votre Majesté, le 21 juillet 1846, les 218 dont il s'agit ici seront, par application du paragraphe 5 de l'art. 5 de la loi du 18 juillet 1845, concernant le régime des esclaves, tenus, pendant cinq années, de justifier d'un engagement de travail.

L'administration du Théâtre-Royal-Hollandais qui ne néglige aucune occasion de varier son répertoire, annonce pour demain vendredi la reprise du drame palpitant d'intérêt, *Trente ans ou La vie d'un joueur*, qui depuis plusieurs années n'avait pas été représenté sur notre scène. On sait que le rôle principal est rempli par M. Peters. Si la représentation de cette œuvre dramatique, pleine de situations fortes et émouvantes ne suffisait pour exciter vivement la curiosité du public, le nom de M. Peters est un attrait trop puissant pour que nous ne puissions pas présager que ce soir-là la foule au Théâtre-Royal-Hollandais.

M. Ebelmen, directeur de la manufacture de Sèvres, près Paris, est parvenu, par une méthode de son invention, à reproduire quelques pierres précieuses, entr'autres le rubis spinelle, la topaze orientale, avec tous les caractères que ces minéraux présentent dans la nature. Les pierres obtenues par M. Ebelmen ne sont pas assez volumineuses pour être employées dans la joaillerie; mais cet habile chimiste ne désespère pas, dit-on, d'obtenir, par la suite, ce résultat. Nous rappellerons, toutefois, qu'il y a quinze ou dix-huit ans, les joailliers parisiens s'émurent de la découverte d'un procédé par lequel le simple charbon était métamorphosé en diamant. Le fond de la nouvelle était vrai; on faisait des diamants; mais d'une dimension microscopique, et qui coûtaient à fabriquer plus cher qu'on ne pouvait les vendre.

Nouvelles de Suisse.

Les feuilles radicales de Berne annoncent que la division bernoise a fait son entrée dans le canton de Fribourg le 12 au matin. Le pont de Nenen aurait été passé, après un engagement dont nous n'avons pas encore les détails. Deux pièces d'artillerie que les Fribourgeois avaient amenées sur ce point, seraient tombées au pouvoir des Bernois.

La *Gazette de Neuchâtel* annonce que le roi de Prusse est entièrement satisfait de la conduite tenue par Neuchâtel dans la crise actuelle. Par contre, les journaux radicaux annoncent que, l'affaire de Fribourg finie, on règlera les comptes de Neuchâtel.

Il ne faut pas être surpris que les nouvelles soient rares, et particulièrement du côté du Sonderbund. Tous les correspondants s'accordent à dire qu'ils sont et devront rester très-mal informés de ce qui se passe dans les sept cantons. Toute communication, tout transport quelconque est interdit avec eux; les lettres sont refusées, leurs journaux prohibés, tout envoi de vivres, de marchandises quelconques confisqué ou repoussé. On veut à la fois les isoler de toutes ressources extérieures, et rester maître de l'opinion et des nouvelles.

Les réfugiés fribourgeois qui doivent servir de guides aux différentes colonnes qui vont assaillir leur patrie, ont adressé à leurs compatriotes une proclamation dont la violence est d'autant plus remarquable, que ces réfugiés sont des hommes destinés à former le nouveau gouvernement après la prise de la ville.

« Infidèle à sa mission, dit cette proclamation, le clergé, du haut de la chaire, du fond des confessionnaux, a secoué sur notre canton les torches de la guerre civile. Le crucifix d'une main, le poignard de l'autre, il a prêché le massacre de vos frères. Les ennemis mortels de notre république, ce sont les jésuites, les aristocrates et leurs adhérents.... »

Une correspondance assure que, si Fribourg est livré à l'armée fédérale par capitulation, la proposition d'éloigner les jésuites sera faite aux cantons ligués par M. Bois-le-Comte et par les ministres de Prusse, d'Angleterre, d'Espagne et de Belgique, et qu'on ne demandera à la majorité de la Diète que la promesse de respecter le pacte et l'indépendance nationale des cantons. On ajoute que cette [illegible] proposition sera la dernière dans la voie diplomatique.

Les journaux [illegible] du 13 ne disent encore rien sur le sort de Fribourg [illegible] bien ceci, l'*Ami de la Constitution de Berne*, du 13 novembre [illegible] la mère [illegible] était le 12 au soir cernée par les troupes fédérales; Belfaux, à une lieue de la ville, serait occupé par le colonel Frei de Brügg, et Romont serait pris après une courte résistance.

Nous lisons dans le *Constitutionnel*:

« Il ne serait même pas impossible que l'attaque dirigée contre Fribourg ne rencontrât, au lieu de la résistance opiniâtre si fièrement annoncée à l'avance, qu'une simple capitulation fort désirable assurément dans l'intérêt de tous. D'après ce que nous mande notre correspondant ordinaire, le bruit a couru à Berne que Fribourg serait entré en pourparlers avec l'armée fédérale, et que le Grand-Conseil du canton avait dû s'assembler dans la journée du 12 pour décider s'il y avait lieu de capituler.

» Ainsi donc, la première phase de la guerre civile en Suisse pourrait se terminer d'une façon pacifique. Mais ce bruit, qui ne nous est pas garanti par notre correspondant, ne doit être accueilli qu'avec réserve. Cependant, nous devons dire que des renseignements qui nous sont parvenus d'une source différente, ont en quelque sorte confirmé ceux que nous venons de donner. Ce dénouement inattendu, des premières opérations sérieuses engagées contre le *Sonderbund*, aurait, indépendamment de ses résultats immédiats à l'égard de Fribourg, la plus heureuse influence sur les faits ultérieurs de la guerre.

» Il serait difficile, en effet, que les autres cantons de la ligue, après avoir essuyé un échec aussi important que celui de la soumission de Fribourg, ne se sentissent pas ébranlés dans leur résolution; du moins ils seraient affaiblis, et privés du concours qu'ils auraient pu recevoir de Fribourg et de toute la force morale que ce premier avantage aurait donnée à l'armée de la Diète. Mais, malheureusement, c'est là une espérance qu'on peut concevoir à la légère, bien que la situation de Fribourg, isolé des autres membres de la ligue, et enclavé dans les cantons de Vaud et de Berne, rende cette nouvelle plausible. »

Des renseignements particuliers vont plus loin et donnent des détails plus importants. Le 13 à midi, délai fixé par le général Dufour, dans sa sommation de se rendre, adressée le 12 aux Fribourgeois, l'attaque de la ville a commencé par les positions situées en avant des murs. Les Fribourgeois ont voulu résister. L'affaire a surtout été chaude sur la route qui conduit de Berne à Fribourg. Les bataillons de Vaud marchant en avant, ont repoussé l'ennemi en perdant deux de leurs officiers. Ils ont eu aussi plusieurs hommes blessés. Les pertes des Fribourgeois ne sont pas connues. Leur retraite ouvrant à l'armée fédérale l'accès de la ville, et mettant celle-ci à la portée du canon, une députation a été envoyée au quartier du général-en-chef Dufour, pour négocier la capitulation. Je ne garantis pas toutefois ce dernier fait.

Quatre bataillons d'infanterie et plusieurs compagnies de diverses armes du *Sonderbund* ont voulu faire une diversion dans le Freiamt du canton d'Argovie. Ils ont voulu forcer le passage du Reuss, entre Dietwyt et Muri, mais ils ont été repoussés par l'artillerie et l'infanterie de Zurich.

Sur de nouvelles instances de l'ambassadeur français, le directeur du pensionnat de Fribourg vient enfin de laisser partir une grande partie de ses élèves français. Quatre-vingts ont été dirigés de Berne sur Strasbourg. On dit qu'une soixantaine sont restés à Fribourg, leurs parents n'ayant pas voulu les retirer.

Voici l'ordre du jour que le général-en-chef a adressé le 12 à ses soldats, au moment de commencer ses opérations décisives contre Fribourg :

« Soldats confédérés,

» Nous voilà en présence de nos adversaires. Ils veulent la bataille. Eh bien ! qu'ils apprennent ce qu'il en coûte pour braver les décrets de la Diète et affronter ses bataillons.

» Soldats ! réunis sous le même drapeau, vous allez combattre pour le maintien de la légalité et des droits de la confédération. J'attends tout de votre courage et de votre dévouement. Les destinées de la patrie sont en vos mains. Vous la sauverez par votre vaillance, et vous prouverez au monde que les Suisses ne sont pas dégénérés.

» La victoire vous attend, montrez-vous en dignes par la manière dont vous en userez. Epargnez les vaincus, montrez vous humains autant que braves.

» Soldats ! je compte sur vous dans cette grande journée, comptez aussi sur moi. Ecoutez la voix de vos chefs; suivez leur exemple; ils vous conduiront au chemin du devoir et de l'honneur.

» Le commandant en chef,

Signé, » DUFOUR. »

Nouvelles d'Angleterre.

Un nouveau sinistre d'une extrême gravité est venu lundi affliger le commerce de Londres. MM. Trueman et Cook, courtiers en denrées, ont suspendu leurs payements. Leur passif s'élève, dit-on, à 350,000 liv. Les vastes opérations que faisait cette maison et sa grande richesse donnent un intérêt de plus à cette faillite qui a produit une vive sensation dans la Cité.

On a parlé aussi, dit le *Globe*, de la faillite d'une grande maison de Leeds. Mais ce bruit mérite confirmation.

Le taux élevé de l'intérêt maintenu par la banque d'Angleterre devient de jour en jour plus onéreux, et excitera probablement avant peu de vives remontrances de la part des négociants de Londres, comme cela a eu lieu de la part de ceux de Liverpool.

On ne sait pas encore d'une manière certaine si la reine ouvrira en personne la session du parlement ou si cette ouverture aura lieu par commission. Le *Morning-Post* dit que le palais de Buckingham, où l'on fait de grands travaux d'embellissement et de réparations, n'étant pas dans un état convenable pour recevoir la cour, la reine ne viendra pas à Londres avant quelque temps, et n'ouvrira par conséquent pas le parlement.

Le *Times* du 2 novembre publie l'article suivant sur les suites funestes de la fureur d'entreprises qui a tant contribué à la crise monétaire dont l'Angleterre est aujourd'hui la victime:

« Dans un pays commerçant, dit cette feuille, on comprend qu'à une époque où les sinistres financiers sont fréquents, des sympathies s'élèvent en faveur des riches négociants qui sont tombés, des possesseurs de puissantes fortunes qui, par un malheureux coup du sort, viennent tout à coup d'en être privés, et de ces enfants du luxe qui se trouvent condamnés aux privations, à la misère. Certes, pour le moment ces sympathies devront l'emporter sur tout autre sentiment. Chaque jour on signale avec anxiété le nombre de ces grands établissements qui ont disparu; ils sont l'objet des lamentations publiques; ce sont, pour ainsi dire, comme autant de constellations radieuses qui ont cessé de briller au firmament. Des populations entières, dit-on, ressentent le contre-coup de la chute de ces familles depuis longtemps établies. On cite la ruine de maisons presque princières qui ont grandi avec la fortune du pays et se sont affermies par sa force même, qui étaient les pilliers de notre état social et les représentants de notre puissance, de notre honneur national. C'est un douloureux spectacle que de voir ainsi tomber tout-à-coup une centaine de sociétés de commerce et de maisons particulières, se composant d'un grand nombre de familles, dont les membres sont condamnés à lutter contre l'infortune et se voient jetés et confondus dans l'obscurité. Si des rangs plus élevés occupés par des directeurs, des administrateurs, des commis et d'autres employés de confiance qui se trouvent plus en évidence, nous descendons vers les rangs inférieurs de l'industrie, nos regards sont attristés par la vue de ces milliers d'hommes que la catastrophe de la spéculation a privés subitement de travail et de tout moyen d'existence. Nous faisons attention à quelques grands groupes historiques, et nous ne voyons pas ceux qui sont relégués au dernier plan, le plan le plus sombre de la détresse. Le thermomètre commercial monte et descend et c'est sur ses variations que le public spécule. La température des entreprises est alternativement douce et rigoureuse, mais de même que la première gelée d'automne dégarnit les jardins et détruit une multitude d'êtres animés, de même le crédit ne peut descendre au-dessous de zéro sans réduire des classes entières à la misère. Le jour est arrivé, ce jour inévitable qui devait forcer de suspendre cette multiplicité de travaux de chemins de fer dont l'exécution dépassait entièrement les ressources de ce pays. Cassandre a longtemps prophétisé sans qu'on ait fait attention à ses paroles; mais enfin le jour est venu où les souffrances du peuple sont aussi devenues la peine des chefs.

Quicquid delirant reges plectuntur Achivi.

Et au moment où nous écrivons ces lignes, nous apprenons avec une profonde douleur que des milliers d'ouvriers viennent d'être tout à coup privés de travail.

» Voilà le résulat le plus déplorable des grandes erreurs sociales. Semblables à un mauvais argument, elles parviennent à se soutenir pendant quelque temps à l'aide des sophismes, des déclamations et surtout par un semblant de succès. Elles croient être l'expression de la situation entière de la société et font naître ce pénombre dans lequel elles se trouvent enveloppées. Continuellement on a présenté sous l'aspect le plus brillant les entreprises de voies ferrées, on ne s'est attaché qu'aux grands résultats qui en devaient surgir. Robert Peel s'extasia à la vue de la consommation progressive et il abolit une partie des taxes. On importait du bétail en abondance, on ne pouvait pas assez s'empresser à entasser les fromages, les tonneaux de beurre sur nos quais; mais comme la hausse des prix allait toujours croissant, les marchands prospéraient et les fermiers étaient contents. Hudson était brillant de verve, lorsqu'il traçait le tableau de l'armée industrielle qu'il entretenait et quand il parlait de l'abolition de la taxe des pauvres et du prix élevé dont il payait les terres aux grands propriétaires. C'est de cette manière que l'illusion fut entretenue et propagée. On inventait tout exprès une théorie dont on vantait les merveilleux effets. On proclamait à haute voix que le capital dépensé ne faisait que circuler; qu'il ne s'agissait que d'une reproduction; que l'argent payé à l'ouvrier allait à la boutique du petit détaillant et de là retournait au marchand et au fermier; et qu'ainsi le commerçant qui plaçait ses fonds dans des entreprises de chemins de fer, entretenait la prospérité publique dans un mouvement perpétuel. Le pays, par une consommation plus active et plus accélérée, devait voir de mois en mois s'accroître ses richesses. Si nous n'insistons pas davantage aujourd'hui sur tout ce que ce prétendu cercle d'action a de vicieux, c'est que nous n'avons plus besoin de faire sentir combien peu ce système avait de bases solides. D'ailleurs nous n'avons plus à nous occuper du résultat de ces folies. Dans le temps, on le sait, il n'y avait pas moyen de discuter avec des hommes pouvant commander à deux ou trois cent mille ouvriers recevant la solde la plus élevée. L'argument en leur faveur a été irrésistible, tant que les fonds étaient fournis et qu'on n'avait qu'à demander le pain, le beurre, le fromage et la bière. Malheureusement cette prospérité n'a pas été de longue durée.

La dissolution des armées sous Henri VII et les événements qui caractérisèrent le règne de son successeur, et, passant sous silence plusieurs autres incidents de même nature, mais de moindre importance, la réduction de notre armée de terre et de nos forces navales en 1815, jetèrent les grandes masses de la population dans la dernière misère. Toutes dépenses capricieuses, fantastiques et excessives, produisent le même résultat. Les dépenses vraiment utiles sont celles qui sont les plus ordinaires, les plus nécessaires et régulières. Des spéculations folles, dictées par un esprit de vertige, peuvent donner à la société un essor momentané et factice, pour ne laisser bientôt après elles qu'un grand nombre de difficultés insurmontables. Des entreprises forcées, extravagantes, troublent la situation ordinaire du peuple et le jettent dans l'inactivité. L'homme qui s'inquiète peu d'engager son capital pour bâtir un château, pour établir un parc, pour donner son nom à quelque faubourg de pur ornement, ou qui se jette dans quelque grande entreprise au dessus de ses moyens, finit tôt ou tard par rencontrer son point d'arrêt, et alors il est obligé de congédier ses ouvriers et il se trouve chargé d'une œuvre inachevée, sans avoir la chance de la compléter un jour ou de se défrayer des sommes qu'elle lui a coûté.

Rien n'est plus dangereux que d'entraîner ainsi le travail dans des entreprises précaires et improductives dans leurs résultats. Le travail énergique, confiant et docile, mais ignorant et incapable de se guider soi-même, est à la merci de la richesse et de l'agent puissant qui le domine. On peut le conduire comme un enfant. Contraint de consulter ses besoins de chaque jour et plein de confiance, l'ouvrier se laissera facilement séduire par l'augmentation la plus légère dans le prix de son labeur et sans peine il quittera la culture des champs ou la profession des autres arts de première nécessité qui nous fournissent notre subsistance, nos vêtements ou notre toit, pour courir les chances aventureuses des entreprises folles, improductives, et des plus désastreuses. Si le pauvre ouvrier peut gagner six pence de plus par semaine, en aident à élever une montagne artificielle, au lieu de rester à labourer la terre, il saisira cette bonne fortune, acceptera les quelques pence de plus et il finira un jour par être privé de tout travail. Il est en vérité bien cruel de spéculer ainsi sur l'insouciance et l'imprudence d'hommes si peu en état de se conduire eux-mêmes et de bien discerner les choses. Déjà depuis longtemps nous l'avons ainsi compris et nous avons hautement désapprouvé qu'on employât des milliers d'ouvriers utiles et industrieux dans des entreprises qui ne pouvaient pas se défrayer d'ici à longtemps et qui, nous en étions certains, seraient frappées d'inertie, quand les capitaux du pays seraient épuisés. Il en est cependant qui appuyaient de pareilles entreprises, possédés de ce même esprit de vertige qui forçait Napoléon à entasser conscriptions sur conscriptions et à pousser la moitié de l'Europe devant lui pour la faire périr dans les neiges de la Russie. Ce joueur cruel des destinées de la race humaine croyait que l'homme était de la chair à canon. De nos jours, en Angleterre, des hommes d'une ambition non moins démesurée ont déclaré que les Anglais doivent être dévorés par les chemins de fer. Toute une armée, armée aussi nombreuse que celle qui en 1812 traversa l'Europe, a été employée pour étendre les domaines de nos modernes potentats territoriaux. Mais on ne nous a jamais dit ce que deviendrait cette armée, quand la conquête serait achevée, c'est-à-dire quand les capitaux seraient épuisés.

« Du moins, sous un rapport, nous nous réjouissons de la cessation de ces travaux, car chaque mois de plus qui aurait vu prolonger ces travaux, aurait jeté la nation dans une perturbation encore plus funeste. L'emploi de trois cent mille hommes en pleine activité et recevant des gages élevés, devait miner les ressources nationales bien plus promptement que ne saurait le faire relativement toute condition d'inactivité. En présence de moyens limités il est toujours sage de savoir économiser le temps. Tout ouvrier intelligent dans le royaume reconnaîtra la justesse de nos remarques, car il sait ce que c'est que de trop demander au travail. Si nous avions d'abord des moyens suffisants pour tout entreprendre et répondre aux besoins ordinaires et ensuite pour exécuter les chemins de fer, à la bonne heure, nous pourrions tenir sur pied toute une armée industrielle. Malheureusement nos moyens sont limités. Chaque année nous ne pouvons qu'ajouter une pierre à l'édifice que nous élevons, mais il est incontestable que nous ne pouvons pas employer le dixième de la population dans des constructions de routes. »

ACCIDENTS ET SINISTRES.

Un accident d'une nature sérieuse est arrivé vendredi sur le chemin de fer de Berwick à York, en Angleterre. Le convoi parti le matin de Berwick a été précipité, près de la station de Lesbury, dans un marais à la suite du déraillement de la locomotive. Plusieurs des voyageurs ont été plus ou moins grièvement blessés. Le mécanicien a été tué.

Le paquebot à voiles le *Stephen Whitney*, allant de New-York à Liverpool, a fait naufrage le 10 sur la côte méridionale d'Irlande, dans le voisinage de Skiberren. Le *Stephen Whitney* était parti de New-York le 18 et avait voyagé de conserve jusqu'au 27 avec le paquebot à voiles la *Mer* qui est arrivée, il y a quelques jours, à bon port à Liverpool. 91 personnes (76 passagers et 15 hommes d'équipage) ont péri dans ce désastre sur lequel les journaux anglais ne publient encore que des détails incomplets.

Catastrophe aux Etats-Unis. — Les journaux des Etats-Unis annoncent qu'une explosion terrible a détruit, le 12 octobre, une partie de la ville de Nashville dans le Tenessée. Pendant un orage, un éclair est tombé sur le magasin à poudre, qui a immédiatement sauté avec un bruit semblable à un tremblement de terre. La commotion a été si violente, que le sol a effectivement tremblé partout à la ronde, et plus de cent maisons ont été renversées de fond en comble. Plusieurs personnes ont été englouties sous les débris; aux dernières dates, on était dans la plus profonde consternation; mais le nombre des victimes, non plus que l'étendue du dommage, n'étaient pas encore connus.

Jeudi dernier un terrible accident de mer est arrivé à l'entrée de la Mersey au point dit Lesskerries. Le steamer la *Reine Victoria* allant de Liverpool à Dublin a été abordé par le navire à voiles l'*Isaac Allerton* venant de New-Orléans. Le brouillard qui régnait en ce moment, n'a pas permis aux passagers du navire à voiles de voir ce qui s'est passé à bord du steamer. 20 des passagers de celui-ci se sont jetés à bord de l'*Isaac Allerton* qui, quoique fort maltraité, a pu continuer sa route. La *Reine Victoria* avait à bord 198 passagers. Dans la journée le télégraphe a signalé un steamer en détresse. On présume que ce doit être la *Reine Victoria*.

Félix Mendelssohn-Bartholdy.

En vérité, c'est une horrible chose qu'un journal! Vous êtes là, doucement assis au coin du feu, autour d'une table, causant de chose et d'autre, de la pluie et du beau temps, de la pluie surtout, des événements du jour, des réputations qui grandissent, des réputations qui s'en vont, lorsqu'une malheureuse feuille, que vous ne lisiez pas, que vous froissiez d'une main distraite, que vous repoussiez loin de vous par un secret pressentiment, vous apprend tout d'un coup, sans pitié, sans ménagement, sans préparation aucune, la mort d'un ami, d'un frère, d'une maîtresse adorée, du sang de votre sang, de l'ame de votre ame!

Je ne sais où nous en étions l'autre soir, l'un rêvait, l'autre fumait. On avait épuisé tous les sujets de conversation possibles, et, ne sachant plus que dire, on en était venu à parler musique. Notre interlocuteur, Davison, un des critiques les plus compétents de la presse anglaise, exerçait son ironie mordante et sa verve inépuisable sur nos compositeurs modernes, dont les uns font consister leur art dans le bruit, dans le fracas de l'orchestre, d'autres dans d'insipides et banales cantilènes, d'autres enfin dans les procédés plastiques d'une puérile et grossière imitation. — Ah! s'écriait-il, avec une exaltation croissante, toi seul tu es grand par la pensée, grand par le style, grand par les conceptions hardies, par la large et puissante exécution; toi, le plus profond, le plus riche, le plus varié, le plus savant génie de la savante Allemagne, quand pourrai-je enfin te revoir et te serrer dans mes bras et te redire encore toute mon admiration, tout mon enthousiasme, mon ami, mon frère Mendelssohn!

Et soudain ses regards, attirés, comme par une fascination magnétique, sur un journal à demi déployé, lurent ces mots terribles:

« Félix Mendelssohn-Bartholdy est mort! »

Je n'essaierai pas de rendre le cri de douleur qui s'échappa de sa poitrine. Il se leva et retomba aussitôt. Ses yeux se remplirent de larmes, sa figure pâlit affreusement, ses lèvres tremblèrent, et ce ne fut, pendant trois heures entières, que des convulsions, des accès de délire et de fièvre. Je voudrais pouvoir vous raconter, avec le même désordre, la même véhémence, tous les traits charmants, toutes les nobles actions, tous les détails si touchants et si simples de la vie de Mendelssohn, tels que je les ai recueillis. un à un, de la bouche de son ami désolé.

Mort à trente-huit ans! dans tout l'éclat de sa gloire! dans toute la force de son génie! mort d'une paralysie, d'un ramollissement du cerveau, frappé, comme Donizetti, au siége de la pensée, de l'intelligence, et plus heureux que lui, au moins, car il n'a pas donné à ses amis le navrant spectacle d'un cadavre vivant, qu'on traîne de ville en ville, de frontière en frontière, impassible et muet témoin de ses propres funérailles!

Le génie, la probité, le travail étaient héréditaires dans la famille de Mendelssohn. Son grand père, Moses Mendelssohn, avait passé sa première jeunesse à faire des copies de la Bible. Bientôt le pauvre copiste devint, par la grâce de son talent, de sa volonté, de son incroyable énergie, un des plus illustres philosophes de l'Allemagne. On dévora ses œuvres, et il put léguer aux siens une fortune qui, augmentée par les soins de son fils, pouvait assurer à ses descendants toutes les jouissances du luxe, de l'oisiveté et de l'orgueil satisfait. Mais, loin de se corrompre et de s'amollir dans dans cette atmosphère de paresse et d'opulence, Félix Mendelssohn étonna Berlin par sa raison précoce, par sa docilité, son obéissance, et son âpreté au travail. Ses progrès tenaient du prodige.

Elève de Berger pour le piano, et de Zelter pour l'harmonie et le contrepoint, à huit ans, il lisait à première vue les œuvres les plus difficiles et les plus compliquées de Sébastien Bach, de Handel, de Haydn, de Mozart, et de Beethoven. A dix ans il les savait par cœur, les exécutait sur le piano avec une verve, une finesse, un sentiment, une puissance irrésistibles. A douze ans il improvisait sur un thême donné et faisait pleurer Goethe, qui lui témoigna depuis, jusqu'à ses derniers jours, la plus constante amitié, l'affection la plus tendre et la plus paternelle. Un seul sujet de discorde éclatait parfois entre le grand poète et le jeune musicien. Goethe ne connaissait, n'appréciait, n'estimait que Sébastien Bach; il traitait Mozart de novateur, et Beethoven d'intrigant. Mendelssohn adorait Beethoven. Quand il avait fait bien enrager son antagoniste, en lui chantant sur tous les tons les louanges de Beethoven, il lui jouait, pour faire la paix, une fugue de Bach, et tout était dit. Goethe le pressait sur son cœur et lui pardonnait *ses travers*.

A treize ans, Félix Mendelssohn publiait déjà ses deux premiers quatuors pour piano, alto et violoncelle, et commençait un opéra en trois actes, intitulé: *les Noces de Gamache*, dont l'ouverture surtout est remplie de beautés remarquables et réellement extraordinaires, si l'on veut tenir compte à l'auteur de son extrême jeunesse. Il a peu abusé de la sonate, car je ne puis en trouver que deux parmi ses ouvrages imprimés ou inédits, une pour piano, l'autre pour piano et violon. Un troisième quatuor suivit de près la première de ces sonates, et ferma, pour ainsi dire, la série de *ses premiers travaux*, qui révélaient déjà un profond savoir, une grande élévation d'idées et de style, et l'horreur des banalités.

Il parcourut ensuite l'Italie et la France, se fit entendre au conservatoire vers 1830, et ne paraît pas y avoir excité un bien vif enthousiasme; on ne saurait du moins l'affirmer, quand on pense qu'aujourd'hui encore ce docte aréopage n'a daigné faire bon accueil qu'à deux ou trois compositions du maître allemand, et que *Paulus*, l'un de ses chefs-d'œuvre, a dû être épelé l'année dernière par une société d'amateurs. Mais patience, si Dieu leur prête vie, il faut espérer que Messieurs du conservatoire se décideront enfin à exécuter le *Paulus* et *l'Elie* vers l'an de grâce 1887.

Ce fut au mois de mai de l'année 1836, au grand festival de Dusseldorf, Cologne, et Aix-la-Chapelle, que Mendelssohn se révéla au monde musical dans tout l'éclat de sa puissance et de son talent prodigieux. Il avait alors vingt-cinq ou vingt-six ans à peine; il fit exécuter, par un orchestre formidable qu'il dirigea lui-même, son ouverture du *Songe d'une Nuit d'été*, qui avait déjà trouvé en Angleterre des admirateurs et des protecteurs. Car, enfin il faut bien le reconnaître, à notre grande confusion, cette nation que nous nous plaisons à supposer si étrangère aux arts et à ceux qui les cultivent, n'en a pas moins l'honneur d'avoir encouragé les premiers pas de Mendelssohn et de Weber, et d'avoir voué à Beethoven une culte religieux. Mendelssohn, qui, tout jeune encore et presque inconnu, avait dirigé déjà à Londres les concerts de la société *Philharmonique*, se trouva cette fois à la tête d'une véritable armée musicale. On le connaissait déjà en Allemagne comme un des plus merveilleux exécutants, un des plus grands pianistes qui fussent au monde. On savait qu'il était très fort sur le violon sur l'alto, sur l'orgue et sur presque tous les instruments. On savait qu'aucun autre musicien, ne comprenait mieux que lui les chefs-d'œuvre des maîtres, qu'il ne les interprétait avec plus d'ame, de passion, de chaleur. Mais on ne l'avait pas vu, le bâton à la main, dominant du regard, du geste, des centaines de musiciens obéissants et dociles, leur imprimant, avec une rapidité électrique, les moindres mouvements, les impulsions les plus insaisissables, en un mot, jouant de l'orchestre, comme d'un seul instrument dont sa main puissante et souveraine eût parcouru les touches ou les cordes invisibles. Rien de plus beau, de plus majestueux, de plus sublime que ce triomphe de l'homme sur l'homme, de la volonté sur la volonté, de l'intelligence sur l'intelligence.

Ainsi exécuté, *le Songe d'une Nuit d'été* transporta et enivra ce public allemand, si sensible aux beautés musicales. On n'avait rien entendu depuis Handel de plus savamment conçu, de plus largement développé. La sévérité du style, la nouveauté des effets, la variété des rythmes, la couleur en quelque sorte spéciale que l'auteur a su donner à chaque instrument, son orchestration si riche, le tour de ces cadences si différentes de tout ce qu'on connaissait jusqu'alors, l'originalité, la hardiesse des idées, qui éclatent à chaque page de cette composition admirable, tout cela ouvrait à l'art de nouveaux horizons, des perspectives lointaines et inconnues. Le nom de Mendelssohn retentit désormais parmi les plus illustres et les plus célèbres, et ce jeune homme de vingt-cinq ans put marcher de pair avec les plus grands maîtres contemporains.

Il serait tout à fait impossible, je ne dis pas d'analyser distinctement, mais de seulement dresser le catalogue des innombrables ouvrages qu'il n'a cessé de composer pendant les courtes années de sa vie si remplie, si laborieuse et si féconde. Je citerai les plus connus selon qu'ils me viendront sous la plume.

Et d'abord ses trois symphonies, la première en *ut* mineur, composée à l'âge de quinze ans, et où l'individualité de l'auteur commence déjà à se faire jour à travers les combinaisons de la plus savante harmonie; la deuxième en *la* majeur, écrite à Londres sur l'invitation de la société philharmonique, qui en acheta la propriété exclusive à un prix très élevé. Mendelssohn dirigea lui-même l'exécution de cette œuvre en 1835. La troisième enfin en *la* mineur (sa symphonie de prédilection) à laquelle il travailla quatre ou cinq ans consécutifs, et dont nous avons tous applaudi le magnifique *scherzo*, quoique assez mal exécuté par les *infaillibles* du Conservatoire.

La Nuit de Sainte-Walpurge, vaste et profonde composition, inspirée par le poëme de Gœthe, offre des beautés d'une hardiesse rare et d'un effet saisissant, entr'autres *la Tempête*, et un chœur de sorcières qui est bien le morceau le plus original comme facture, le plus violent, le plus sauvage pour la couleur et pour le style. Il faut citer au nombre de ses meilleures ouvertures la *Grotte de Fingal*, rêverie toute parfumée des agrestes senteurs des montagnes écossaises; le *Calme de la Mer et le Voyage heureux*, méditation poétique qu'on ne saurait écouter sans émotion et sans larmes; *la Belle Mélusine*, l'ouverture de *Ruy-Blas*, l'ouverture et les chœurs d'*Antigone*, l'ouverture, les intermèdes et les chœurs d'*Athalie*, où le compositeur a su rivaliser, avec Racine, de tendresse, d'élévation et de majesté.

Il nous a laissé, en outre, deux trios pour piano, violon et violoncelle, qui ont tout le développement et la largeur des grands trios de Beethoven; six cahiers de *Lieders ohne worte*, morceaux de chant et d'accompagnement, d'une nouvelle coupe et d'une forme nouvelle, dont il a enrichi le piano, et que la horde des pianistes et des plagiaires a pillés sans scrupule et sans vergogne; les *Lob-gesang*, hymnes de reconnaissance et de joie, majestueux écho de la poésie de Salomon et de David, une quantité infinie de rondos, de fantaisies, de caprices, de morceaux pour violon, pour piano, pour orgue, de chœurs religieux, de psaumes, de motets latins et allemands, et enfin les deux grands oratorios de *Paulus* et d'*Elie*, chefs-d'œuvre impérissables, dont le dernier surtout est sans contredit ce qu'on a écrit de plus beau, de plus remarquable et de plus complet de nos jours.

On l'a exécuté pour la première fois au mois d'août de l'année dernière, au grand festival de Birmingham, dans l'immense salle de l'Hôtel-de-Ville, en présence de six mille spectateurs. Standigl remplissait le rôle d'Elie; la partie de contralto était chantée par Mlle Hawes, la partie de soprano par Mmes Caradori et Allan, et la partie de ténor par M. Lockey. Mendelssohn dirigeait l'orchestre, et ce ne fut d'un bout à l'autre qu'un cri d'admiration, un applaudissement, un trépignement continuel. On n'a point d'idée d'un pareil enthousiasme. Dans cette œuvre sublime, qui n'a pas de précédent dans l'histoire de l'art, et n'aura pas probablement d'imitateurs, Mendelssohn s'est affranchi tout à fait des vieilles formes et s'est créé un monde nouveau, où il voulait marcher seul dans son éclat et dans sa grandeur. Mais, hélas! ce fut là son dernier ouvrage et son dernier triomphe!

Invité par la *Sacred Harmonie Society* pour donner quatre représentations d'*Elie* à Exeter-Hall, il voulut encore retoucher, revoir, perfectionner son ouvrage favori, et en diriger lui-même l'exécution. L'excès de ce travail inouï, persévérant, acharné, la surexcitation de l'artiste qui se voit au comble de ses vœux, de ses rêves, portèrent le premier coup à sa santé chancelante.

Le chagrin l'acheva.

Il avait une sœur tendrement aimée, musicienne excellente, et dont il a parfois signé les travaux pour épargner sa modestie. Il se faisait une fête de la revoir, et de passer quelques mois avec elle dans un châlet retiré de la Suisse, où il comptait se reposer un peu de ses fatigues. Il en parlait, les larmes aux yeux, à ses amis de Londres, à M. Chorley, un des plus éminents écrivains de la presse anglaise; à M. Grüneisen, le spirituel rédacteur du *Chronicle*; à M. Davison, que j'ai nommé plus haut, et que cette perte cruelle plonge dans un profond désespoir. Comme il venait de se mettre en voyage, il apprit brusquement la mort de cette sœur chérie; ce fut un coup de foudre.

Il languit quelques semaines en Suisse, et malgré sa douleur, malgré ses souffrances, il avait achevé, dans ces derniers temps, le premier acte d'un opéra féerique, intitulé *Lorline*, et deux quatuors, car le travail a été toute sa vie sa passion dominante. Riche, indépendant, généreux, entouré de considération et d'hommages, il n'a jamais écrit que d'après son inspiration, selon sa conscience, pénétré d'amour et de respect pour son art. Ni sollicitations, ni cajoleries, ni prières n'auraient pu lui arracher une note, avant qu'il lui eût donné ce cachet de perfection qui est le caractère distinctif de tout ce qui est sorti de sa plume.

Son intimité était charmante; spirituel, enjoué expansif, il répandait partout autour de lui la gaîté et la joie. D'une sensibilité extrême et presque féminine, d'un cœur aimant, d'un caractère noble et fier, d'une délicatesse excessive, les moindres, blessures le faisaient souffrir cruellement, mais aussi le moindre mot d'amitié le ranimait, le consolait de tous ses chagrins. Il n'a jamais voulu donner de leçons; mais tous les jeunes gens qui avaient recours à sa science ou à sa bourse, le trouvaient prodigue de bienfaits et de conseils. Il est vrai que, le plus souvent, au lieu de parler musique, il les entraînait au billard, et les priait de faire sa partie, passion qu'il avait, du reste, commune avec Mozart.

Sa modestie égalait son savoir. M. Sterndale-Bennet, compositeur anglais de la plus grande distinction, alla le voir un jour à Dusseldorf, et le pria de vouloir bien revoir et corriger une partition qu'il venait d'écrire. Après l'avoir lue attentivement, Mendelssohn la rendit à son auteur, et ajouta, avec l'accent de la conviction et de la vérité, qu'il n'y trouvait rien à reprendre.

— Promettez-moi alors, mon maître, reprit M. Bennet, enchanté, que vous corrigerez désormais tout ce que j'écrirai.

— Je le veux bien, fit Mendelssohn, mais à une condition.

— Laquelle?

— C'est que vous en userez de même à mon égard!

Et à partir de ce moment, de près ou de loin, il n'a plus écrit ni publié une note qu'il ne l'ait soumise auparavant à l'approbation et à la censure de son élève et de son ami.

Mendelssohn est mort, comme on sait, le 4 de ce mois, à Leipsick. Il laisse dans la plus profonde douleur une jeune femme et trois enfants, dont l'aîné a neuf ou dix ans à peine. Pour donner une idée de l'impression que la perte du grand compositeur a dû causer à Leipsick, on nous permettra de citer une lettre datée de cette ville au commencement de cette année. C'est une jeune fille allemande qui écrit à une de ses amies à Paris. On ne s'étonnera donc pas de l'exaltation toute germanique qui respire dans ces lignes,

« Vous allez vous moquer de moi; j'ai trouvé mon idéal!...

» Moi, nature prosaïque et positive, ainsi que vous me l'avez souvent reproché, me voilà prise subitement d'une belle passion, me voilà aussi rêveuse, aussi exaltée que les héroïnes de nos vieilles ballades. Ne riez pas de moi je vous en prie...

» Je crois qu'il n'y a point de hauteur où l'esprit humain ne puisse s'élever, lorsqu'il rencontre l'être de ses rêves, ce point culminant, magnétique, qui concentre en une seule toutes nos facultés, et nous attire puissamment vers lui.

» Cet être idéal et surhumain, je j'ai trouvé sous les traits de notre grand artiste, de notre idole, à nous, de Felix Mendelssohn-Bartholdy.

» Il y avait long temps que nous n'avions eu le bonheur de le voir. Le célèbre chef d'orchestre, blessé, dit-on, par un article malveillant qui avait paru dans je ne sais quelle gazette, à propos de l'exécution de l'ouverture de *Guillaume Tell*, avait infligé à notre ville le châtiment qu'il savait nous être le plus sensible. Il avait cessé de diriger nos concerts.

» C'est hier au soir qu'il a reparu pour la première fois. On a commencé par sa magnifique ouverture: *Le Calme de la Mer et l'heureuse Traversée*. Dès que le maître s'est montré sur l'estrade des applaudissements prolongés, frénétiques, ont éclaté de toutes parts et ont salué sa réapparition comme un événement public, comme un acte de solennelle amnisti[e]

» Vous connaissez ses admirables compositions, et pouvez devine[r] l'enhousiasme qu'elles ont excité parmi nous, à Leipsick, dan[s] qui l'adore... Mais ce que vous ne savez pas, c'est la sérénité ra[…] sible avec laquelle le grand artiste reçoit les ovations qui lu[…] Vous n'imagineriez rien de plus fièrement modeste que ses ma[…] de plus royalement digne que son maintien!...

« Il n'a pas encore quarante ans, sa taille est petite et svelte [...] veux sont noirs; sa figure est pâle, expressive... Ses yeux lan[…] éclairs, sa bouche est spirituelle et légèrement dédaigneuse. »

Mendelssohn! Donizetti! victimes du génie et de la pensée, don[t] est au ciel, dont l'autre souffre encore ici bas, puisse Dieu vous [...] sein de sa gloire, tandis que les séraphins, les anges et les archan[ges] teront sur leur harpe d'or et dans leurs chœurs éternels vos subl[…] cords, vos tendres et suaves mélodies!

(*Constitutionnel*) FIORENT[…]

THEATRE-ROYAL-FRANÇAIS DE LA H[…]

Samedi 20 novembre 1847. — (*Représentation nº 68.*

Lucie de Lammermoor,

grand-opéra en quatre parties, paroles imitées de l'italien, par [...] Vaëz, musique de Donizetti.

Précédé de la première représentation de la reprise de

La Fille de l'Avare,

vaudeville en deux actes, de MM. Bayard et Paul Duport.

On commencera à 6 heures et demie.

LUNDI 22, LA TROISIÈME REPRÉSENTATION DE:

ROBERT BRUCE.

grand-opéra en trois actes et en six tableaux, paroles de *Alp. Royer* et *Gustave Vaëz*, musique de *Rossini*.

Cours des Fonds Publics.

Bourse d'Amsterdam du 17 Novembre.

		Int.	Cours 16 nov.	Ouvert.
Pays-Bas	Dette active	2½	54¼	—
	Dito dito	3	65¾	—
	Dito en liquidation	3	—	65 7/16
	Dito dito	4	84¼	—
	Dito des Indes	4	—	—
	Syndicat	3½	—	—
	Dito	3½	—	—
	Société de Commerce	4½	163⅜	163¼
	Act. du lac de Harlem	5	—	—
	Chemin de fer du Rhin	4½	—	—
	Act. du chemin de fer Holland.		—	—
Russie	Oblig. Hope & C. 1798 & 1816	5	—	—
	Dito dito. 1828 & 1829	5	—	—
	Inscript. au Grand-Livre	6	—	65¾
	Certificats au dito	6	—	67⅛
	Dito inscriptions 1831 & 1833	5	—	—
	Emprunt de 1840	4	—	—
	Id. chez Stieglitz et Comp.	4	—	—
Espagne	Passive		—	—
	Dette différée à Paris		—	—
	Deferred		—	—
	Ardoins	5	—	—
	Dito	3	—	—
	Coupons Ardoins		—	10⅜
Autriche	Obligations Goll. & Comp.	5	—	—
	Dito métalliques	5	—	99⅝
	Dito dito	2½	—	—
France	Inscriptions au Grand-Livre	3	—	—
Pologne	Actions 1836	*f*	—	—
Brésil	Emprunt à Londres 1839		—	—
	Id. Id. 1843		—	—
Portugal	Obligations à Londres	3	—	—

Bourse de Paris du 16 Novembre.

		Int.	Cours 15 nov.	Compt.
France	Cinq pour cent		—	116 10
	Trois pour cent		—	76 75
Espagne	Emprunt Ardoin		—	—
	Anc. différée		—	—
	Nouv. dito		—	—
	Passive		—	—
Naples	Certificats Falconet		—	—
Pays-Bas	Dette active	2½	—	—
Belgique	Dette active	5	—	—
	Dito	3	—	—
	Banque belge		—	—

Bourse de Paris.

Les cours ont baissé vivement au début de la bourse par suite de la nouv[elle] d'une forte faillite au Hâvre et d'une réaction en baisse des consolidés ang[lais] mais la baisse n'a pas duré longtemps; on est parvenu à relever les cou[rs] deux heures; cependant il y avait de la lourdeur sur la rente; et peu de [con]fiance parmi les spéculateurs.

Les chemins de fer, dont on opérait la liquidation, ont rétrogradé rap[ide]ment au début; mais la baisse s'est ensuite effacée presque entièrement.

Le 3 p. c., qui avait fermé hier à 77-00, a ouvert à 76-90; on a vari[é de] 76-70 à 76-95, et l'on reste à 76-90.

L'emprunt de 1847, qui était à 76-85, a varié de 76-65 à 76-[…] et fer[me à] 76-80.

Le 5 p. c., qui était hier à 116-40, a varié de 116-20 à 116-35, ferme 116-30.

Au comptant le 3 p. c. a fléchi de 30 c.; l'emprunt de 15 et le 5 p. c. de [...]

Le Banque de France était comme précédemment à 3,290.

Bourse d'Anvers du 17 Novembre.

Métalliques, 5 % ». — Naples, 5 % ». — Ard., 5 % 14⅜. — Dette d[iffé]rée ancienne, ». — Passive 5 % ». — Lots de Hesse ». — Cours ap[rès] Bourse (2½ heures). Ardouin 14¼ A., 14⅜ P.

Bourse de Londres du 15 Novembre.

3 % Cons. 83⅝, ¾. — 2½ % Holl. 53⅞, 54⅛. — 4 % id. 83½. — E[...] 16½, ¾. — 3 % 27¼, ⅜. — Portug. 4 % 20½, 21½.

Bourse de Londres.

On a assuré à la Bousse d'aujourd'hui qu'une maison d'une cert[aine im]portance se trouve hors d'état de faire honneur à ses engagements. Ce[...] et d'autres analogues ont exercé une fâcheuse influence sur les fonds p[ublics] et ont provoqué une baisse de 3/4 p. c. sur les consolidés. On a su, à l[a fin] de la Bourse, qu'il s'agissait de la maison Trueman et Cook, qui s'est [vue forcée] de suspendre ses payements. La maison faillie avait d'immenses [...] la courtage [av]ec les Indes orientales et occidentales, avec l'île [...] [la] plupart des colonies, en un mot, avec toutes les contrées du glo[be]. [On év]alue à 301,810 liv. au moins le chiffre de son passif.

Bourse de Vienne du 8 Novem[bre].

Métalliques, 5 % 104. — Lots de fl. 500, 155½. — Lots [...] 119¾. [...]
Actions de la Banque 1640

LA HAYE, chez Léopold Lœbenberg, [...] Nieuwstraat